

## Les Orangers de Versailles

Annie Pietri

### Chapitre 18

Marion et Lucie quittèrent l'ombre fraîche du pavillon et rejoignirent discrètement le petit palais.

La promenade avait bel et bien commencé. Le cortège s'attardait sur les terrasses plantées d'orangers, de jasmins et de grenadiers. Le roi raffolait des jardins du Trianon, où l'harmonie des couleurs rivalisait de splendeur avec le parfum des fleurs.

Tout à coup, un mouvement inhabituel parcourut l'assemblée. Depuis les communs, Marion et Lucie virent que la reine Marie-Thérèse et plusieurs autres dames dont la marquise, étaient prises de malaise ! Lucie fila à la garde-robe, ouvrit le coffre et en sortit un flacon de sels. Les deux amies s'élançèrent vers les promeneurs.

- Il n'y a pas un coin d'ombre, pas un souffle d'air, murmura Marion.
- Et les dames sont toujours serrées à étouffer dans leur corset, renchérit Lucie.

Les jardins étaient écrasés de chaleur, et les fleurs épanouies répandaient des parfums si enivrants, si entêtants qu'ils en étaient écœurants. L'air était devenu irrespirable !

Marion, qui commençait à se sentir mal elle aussi, appliqua très vite une goutte de son philtre sous chaque narine. Le résultat fut immédiat. Elle comprit que les sels ne serviraient à rien en pareille circonstance. Seul son élixir pouvait agir !

Mais la trahison de la marquise pour son parfum lui revint aussitôt en mémoire. Elle eut un instant d'hésitation... Devait-elle oublier sa rancune et aider la favorite en lui proposant son philtre ? Fallait-il, au contraire, la laisser respirer les sels à l'odeur répugnante ?

Finalement, sa générosité l'emporta. Le produit fit merveille et Athénaïs se redressa, affichant une mine éclatante. Elle fixa Marion comme si elle venait de s'apercevoir de son existence et échangea avec Claude des Œillets un regard complice, qui inquiéta la fillette.

Un peu plus loin, la pauvre reine était assise sur un banc, entourée de ses dames de compagnie, de ses bouffons nains et de ses chiens. Elle éternuait sans arrêt et se lamentait en espagnol.

Le soleil brûlant et l'abondance de parfums étourdissants avait fini par lasser le souverain lui-même. Au grand soulagement des invités, il avait donné le signal du retour au Trianon. Tous se dirigèrent vers les tables dressées à l'ombre d'un bosquet pour la collation.

Marie-Thérèse, épuisée, préféra se réfugier dans les appartements. Le roi lui promit de la rejoindre bientôt. Athénaïs prit le parti d'accompagner la reine, entraînant avec elle Claude des Œillets, Marion et Lucie. Pyrrhos suivait, la langue pendante, visiblement assoiffé.

La souveraine s'allongea sur un lit de repos. Marion fut surprise par l'atmosphère de cette chambre. Comment pouvait-on vivre dans un décor aussi stupéfiant ?

Là encore, le bleu et le blanc dominaient. Les boiseries sculptées du lit, les murs et tous les autres meubles se confondaient dans une sorte de délire exotique. Partout il y avait des miroirs, des tableaux, des tentures, des rubans et des dentelles.

La reine et la marquise évoquaient les journées de fête à venir. La favorite disait que Molière, mort dix-huit mois plus tôt, manquerait au roi. Marie-Thérèse, très gourmande, se réjouissait à l'idée du souper magnifique qui serait servi après le spectacle. Mais ni l'une ni l'autre ne parla de sa toilette. Chacune voulait éblouir le roi en surpassant sa rivale.

Athénaïs regardait la reine avec compassion. Pour elle, cette bataille-là était gagnée d'avance. Son regard reflétait si bien ses pensées que la souveraine en prit ombrage. Coupant court à la discussion, elle frappa dans ses petites mains potelées et lança des ordres en espagnol. La reine réclamait des macarons et du chocolat ! Marion et Lucie furent désignées pour transmettre les ordres en cuisine.

Cela fait, Marion décida d'aller se reposer dans la garde-robe du pavillon central où elle avait vu un lit de camp. Elle n'avait presque pas dormi ces deux derniers jours. Au moment où elle allait sortir des communs, elle constata que l'effet du philtre était terminé. Son attention avait été attirée par une odeur inconnue.

Intriguée, elle s'approcha d'une paillasse, où traînait un monceau de vaisselle souillée. Au fond d'un petit récipient, qui ressemblait fort aux cafetières qu'elle avait vues chez la marquise, restaient quelques gouttes d'un épais liquide brun. La fillette reconnut les odeurs mélangées du lait, du sucre, de la girofle et de la vanille. Mais il y avait quelque chose de plus. D'abord la couleur, mais surtout un arôme qui dominait tous les autres.

- Tu n'as jamais vu une chocolatière sale ! se moqua un garçon de cuisine qui passait par là.

Ainsi, ce parfum gourmand, intense et suave à la fois, où se mêlaient délicatement amertume et douceur, c'était celui du cacao dont on parlait tant !

La fillette récupéra sur son index un peu du breuvage et le goûta. C'était délicieux !

Lorsque Marion se réveilla, environ deux heures plus tard, tous les courtisans étaient partis. Tout était calme. En sortant de la garde-robe pour rejoindre Lucie, elle vit le souverain traverser le vestibule en compagnie de Monsieur Le Nôtre. Ils étaient en grande conversation à propos des orangers nécessaires aux décors de la fête du 4 juillet. Elle esquissa une révérence, mais le roi ne la remarqua pas.

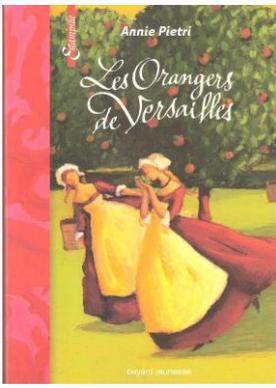
Lorsqu'il passa près d'elle, elle s'aperçut d'une chose qui lui fit monter les larmes aux yeux...

Où pouvait bien être Lucie ? Elle finit par la trouver dans la cour devant les communs. La jeune servante la cherchait aussi. Voyant que quelque chose n'allait pas, elle entraîna Marion un peu à l'écart :

- D'où te vient cette mine à l'envers ?
- Je suis désespérée, Lucie. La marquise m'a encore trahie. Tu te rappelles, la nuit où elle a été malade, elle voulait que je compose un parfum pour son frère. Eh bien, je viens de croiser le roi, et c'est lui qui le porte, ce parfum ! Je le reconnaîtrais entre mille comme tous ceux que je fabrique. Pourquoi m'a-t-elle menti ?
- Je n'en ai pas la moindre idée.
- Et moi qui la croyais aussi bonne que du bon pain ! Si j'avais su, jamais je ne lui aurais proposé mon philtre ! J'aurais dû la laisser s'empoisonner à respirer les sels !

Marion pleurait. Lucie la prit par le bras.

- Il faut te ressaisir ma jolie. La marquise a décidé de se rendre au château de Clagny. Nous partons dans quelques minutes et, cette fois, nous voyagerons dans la même voiture qu'elle. Il ne faut pas qu'elle te voie dans cet état !



## Les Orangers de Versailles

Annie Pietri

### Chapitre 19 Resume

Marion accompagne la marquise de Montespan au château de Clagny que Louis XIV fait construire pour la favorite. C'est alors qu'apparaît une longue femme vêtue de noir que Lucie identifie comme étant La Voisin et qu'elle qualifie de sorcière. Discrètement, Marion s'approche de la chambre de la marquise où les deux femmes se sont enfermées et pose son oreille contre la porte...

### Chapitre 20

- Une messe noire ! Encore ! s'écria la marquise. Je crains le diable, Madame ! J'en ai assez de rester allongée, nue, sur un grabat pendant que l'on consacre l'hostie avec le sang d'un nouveau-né ! Je suis mère de trois princes que le roi vient de légitimer, ne l'oubliez pas ! Désormais, mon rang m'interdit de me livrer à de telles extravagances !
- Votre visage sera masqué, comme il l'a toujours été, Madame la marquise. Pas plus qu'avant on ne pourra vous reconnaître.
- C'est devenu trop risqué ! Il y a, à la cour, trop d'envieux qui m'espionnent et cherchent à me perdre. J'obtiens tout ce que je veux du roi. Ma faveur n'a jamais été aussi éclatante. Je risque de tout perdre si je suis découverte !
- Songez, Madame la marquise, que les messes noires, auxquelles vous voulez renoncer, sont sûrement la cause de votre bonne fortune, au même titre que les poudres que vous faites prendre au roi depuis des années.
- Je le sais.
- Puis-je aussi me permettre de vous rappeler que votre désir le plus cher était d'évincer l'ancienne favorite ? Le roi était très attaché à Mademoiselle de La Vallière, et la voilà cloîtrée chez les carmélites ! Vous faut-il d'autres preuves de l'efficacité de nos cérémonies et des philtres que je fabrique pour vous ?
- Maigre victoire ! Le roi a chassé la La Vallière, mais il n'a pas répudié la reine. Vous cherchez à me bernier avec vos histoires de sorcière ! Je vous paie assez cher pour que vous exécutiez mes ordres ! Où est le moyen rapide et efficace dont vous m'avez parlé ?
- Le voici, annonça la Voisin en soupirant. C'est une poudre radicale, que j'ai fabriquée selon une recette italienne.
- Fort bien ! Dès que je serai reine, je ferai de vous la sorcière la plus riche du royaume.

Marion était horrifiée par tout ce qu'elle venait d'entendre. Maintenant elle en était sûre, la Montespan n'avait pas déliré pendant son sommeil, elle s'était trahie ! Son intention était bel et bien de se débarrasser de la reine...

La fillette se baissa doucement et regarda par le trou de la serrure. Les deux femmes étaient assises face à face, de chaque côté d'une table. La devineresse venait de poser devant la marquise un petit tube de cuivre. Marion vit également Pyrrhos qui gémissait en regardant la porte. Le chien avait repéré sa présence ! Trop absorbée par la conversation, la favorite ne lui avait pas prêté attention.

- Je vous conjure de m'écouter, Madame la marquise. La messe noire est indispensable. Si elle ne peut être dite sur vous-même, nous la dirons sur le corps de la femme que vous désignerez et qui vous représentera.

- Il y aurait donc une personne de plus dans la confidence ! Cela ne me plaît guère... Enfin, s'il le faut, je trouverai quelqu'un. Arrangez-vous pour que la cérémonie ait lieu demain soir.
- C'est que, Madame la marquise, une messe noire ne va pas sans un sacrifice. Je ne sais pas si nous pourrions nous procurer un nouveau-né d'ici demain.
- Si mes souvenirs sont bons, un nourrisson ne vaut pas plus d'un écu. Je suis prête à en payer dix ! Trouvez-en un ! lança la favorite en s'emparant d'un papier et d'une plume d'oie.

La Montespan poursuivit tout en écrivant :

- Demain, je confierai ce billet, qui résume tous mes souhaits, à la personne que j'aurai choisie. C'est ainsi qu'elle se fera reconnaître. Puisque je ne serai pas là, je veux que ce texte soit lu pendant l'office satanique.

Marion, anéantie par la scène à laquelle elle venait d'assister, perdit l'équilibre et s'effondra sur le parquet. Aussitôt, Pyrrhos se mit à hurler.

Il fallait faire vite ! Se cacher ne suffisait pas. L'épagueul suivrait sa trace. La fillette sortit le flacon qu'elle gardait dans sa poche et répandit quelques gouttes de son élixir sur le sol, à l'endroit même où elle était tomée. Elle fila ensuite se cacher sous le drap blanc qui recouvrait une console.

La bouche sèche, la gorge nouée, elle tremblait de tous ses membres. Les battements de son cœur affolé résonnaient si fort dans ses oreilles qu'elle entendit à peine la porte du cabinet s'ouvrir. Heureusement, un minuscule trou dans le tissu lui permit de voir ce qui se passait dans la chambre.

Comme elle l'avait prévu, Pyrrhos se mit à renifler le sol en grognant. La marquise et la devineresse l'observaient attentivement.

Il semblait avoir flairé une piste quand sa truffe frôla l'élixir déposé par Marion. L'épagueul secoua la tête, s'assit en remuant la queue et regarda sa maîtresse d'un air satisfait.

- Ce chien est stupide, conclut celle-ci en haussant les épaules.
- Puis se tournant vers la Voisin, elle lui remit une bourse bien garnie et ajouta :
- Savez-vous que Pyrrhos a été victime du démon lors du dernier orage ? Il a mordu la fillette que je serrais contre moi, comme vous me l'aviez conseillé. Un bien frêle bouclier, en vérité ! Mais vous aviez vu juste. Rien de tel qu'une enfant innocente pour tenir éloigné de soi le spectre de la mort !

Marion n'en croyait pas ses oreilles ! Elle qui pensait que la marquise avait voulu la protéger, ou du moins la rassurer pendant l'orage...

Les deux femmes passèrent dans l'antichambre, et Marion entendit leurs pas s'éloigner dans le grand escalier. Pyrrhos les ayant suivies, la voie était libre.

La fillette voulait en savoir plus. En dépit de la peur qui lui nouait l'estomac, elle entra dans le cabinet, lut le billet et l'apprit par cœur en quelques instants. Elle ouvrit ensuite le tube de cuivre resté sur la table pour en respirer le contenu.

Il y avait là-dedans du sang séché et un mélange dont même Marion n'aurait pu deviner la composition. Une chose était sûre : elle se souviendrait de cette odeur abominable.

## *Chapitre 21*

- Imaginez-vous que le roi avait fait bâtir pour moi une maison ridicule, tout juste bonne à satisfaire les caprices d'une danseuse ! Cela n'était pas à mon goût et il l'a fait démolir pour construire à la place « le Clagny » que vous venez de voir.

Dans le carrosse qui la ramenait à Versailles avec ses femmes, la marquise, visiblement nerveuse, parlait de tout et riait d'un rien. Comme toujours, elle était pressée.

- Plus vite, cocher ! lança-t-elle.

La voiture roulait à grande vitesse. Le jour déclinait, et Marion regardait défiler le paysage rougeoyant illuminé par les derniers rayons du soleil.

Soudain, le cocher se mit à jurer. Les chevaux hennirent. Dans un grand fracas, le carrosse fit une embardée avant de s'arrêter dans un nuage de poussière. Claude des Œillets regarda à l'extérieur et, à son tour, poussa un cri.

- Que se passe-t-il ? demanda la marquise en fronçant les sourcils.

D'un peu partout, des curieux accouraient en levant les bras au ciel. Marion et Lucie échangèrent un regard plein d'effroi. Elles avaient peur de comprendre.

Malheureusement ; ce qu'elles craignaient venait de se produire. En descendant du carrosse, elles virent un jeune homme étendu dans l'herbe, le corps disloqué, la tête renversée en arrière et le visage en sang. Penchée sur lui, une femme sanglotait.

- Mon fils ! Vous l'avez tué ! hurlait-elle. Il était sourd, il n'a pas entendu arriver votre maudite patache ! Vous n'êtes que des assassins !

- La voiture était lancée à toute allure ! explique le cocher à la Montespan. J'ai rien pu faire ! Les chevaux l'ont bousculé, et le pauvre gars a été projeté là, sur le bas-côté, la tête la première contre une grosse pierre !

La marquise jeta un coup d'œil par la portière, mais ne se donna pas la peine de descendre.

Marion remonta dans le carrosse. Elle pleurait à chaudes larmes. C'en était trop ! Et cette odeur de sang qui lui donnait la nausée...

De nouveau calée dans les coussins de la banquette, la favorite affichait un regard dur et un visage fermé.

- Il suffit ! s'exclama-t-elle. Je ne vais quand même pas arriver en retard au souper du roi parce qu'un idiot de village s'est mis en travers de ma route ! Remontez en voiture, et fouette, cocher !

La marquise fulminait. Il n'était pas question de discuter ses ordres.

- Comptez dix écus à cette femme, ordonna-t-elle à Claude des Œillets en désignant du menton la mère du jeune homme. Et finissons-en !

« Le prix d'un nourrisson ! La vie d'un être humain ne vaut vraiment pas cher à ses yeux », pensa Marion en fixant la favorite.

De quel bois cette femme-là était-elle donc faite ? Ce sourire radieux, ces yeux azur, ce visage si doux n'étaient-ils que le masque de la cruauté, de l'ignominie ? Était-ce là celle que le roi aimait et pour qui il était prêt à tout ?

Sa réputation d'intrigante sans scrupules n'était pas réellement taillée à sa mesure. Tout ce que l'on disait sur elle était très largement en dessous de la vérité. La marquise de Montespan était un monstre de la pire espèce. Une bête sanguinaire ! Comment pouvait-elle en toute impunité se pavaner dans des palais et des jardins somptueux, dépenser sans compter et savourer les plus exquis soupers alors que des prisonniers croupissaient dans des cachots humides et mangeaient du pain moisi pour avoir seulement volé quelques pommes ?

Face aux mensonges de la marquise à propos de ses parfums, Marion s'était sentie blessée mais impuissante. Elle pensait que son seul recours était de confier sa peine à la terre de Versailles. Que pouvait une simple servante face aux caprices d'une presque reine ?

À Clagny, devant le déballage de toutes ces infamies, elle avait senti le dégoût et la colère l'envahir. Que faire ?

Depuis l'accident, elle n'avait plus qu'une idée en tête. Elle ne savait pas encore comment elle s'y prendrait, mais, tôt ou tard, elle se vengerait !